Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

1 | 2005

Varia

Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne

Corinne Bonnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1437>

DOI : 10.4000/anabases.1437

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 139-160

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Corinne Bonnet, « Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne », *Anabases* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1437> ; DOI : 10.4000/anabases.1437

Carthage, l'«autre nation» dans l'historiographie ancienne et moderne

CORINNE BONNET

«Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,
C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques
Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs,
Et leurs maris debout sur la porte Colline.
Victor HUGO, *L'année terrible* (1871)

1. Introduction*

QUI PARLE de la postérité de Carthage évoque presque automatiquement le fantôme de Flaubert, avec *Salammbô*, parue en 1862¹. Il n'en sera cependant guère question ici, dans la mesure où ce n'est pas la mémoire littéraire de Carthage qui a retenu notre attention, mais sa postérité historiographique. Nous allons en effet nous efforcer de mettre en lumière la manière dont le destin de Carthage a nourri la réflexion des historiens et corollairement des penseurs et acteurs politiques². C'est essentiellement à deux niveaux, nous semble-t-il, que se situent les enjeux de cette réflexion historico-politique sur Carthage: elle porte, d'une part, sur les fondements et le destin des empires (empire punique et empire romain, mis en parallèle avec les empires modernes, français, allemand et britannique en particulier), elle sollicite, d'autre part, le concept d'esprit des peuples ou des «races» (le *Volksgeist* de la tradition allemande) comme facteur déterminant des processus historiques.

* Tous mes remerciements vont à Philippe Foro et à Hinnerk Bruhns pour leur précieuse relecture. Je dédie cet article à Pascal Payen, pionnier en *Anabases*.

¹ Sur la genèse de ce livre et la conception de l'Orient qu'il véhicule, cf. I. LÖRINSZKY, *L'Orient de Flaubert. Des écrits de jeunesse à Salammbô : la construction d'un imaginaire mythique*, Paris, 2002.

² Pour une approche plus large de la problématique historiographique de la guerre, voir P. PAYEN, «L'historien, la guerre, l'écriture, les vaincus (V^eme siècle avant J.-C.-II^eme siècle après J.-C.)», *Storia della storiografia* 41 (2002), p. 45-70.

Précisons cependant, en guise d'introduction, que les vicissitudes historiographiques de Carthage doivent être interprétées à la lumière de trois données qui ont, d'une certaine manière, constitué la toile de fond de cette enquête.

En premier lieu, le grave déficit documentaire sur l'histoire de Carthage. Toute la littérature punique, quelle qu'ait été sa nature, a en effet disparu³. On possède certes quelques fragments d'historiens puniques hellénophones, transmis par le biais de l'historiographie grecque et latine, mais, dans l'ensemble, notre regard sur Carthage souffre d'une myopie dommageable. C'est en effet toujours à travers le regard des autres que nous est restituée l'histoire de la métropole punique: le regard des Grecs et celui des Romains, jamais anodin ni neutre, dès lors qu'il s'agit d'une concurrente dans le meilleur des cas, de l'ennemi public numéro un pour Rome. L'absence de tradition historiographique carthaginoise, donc de modèles interprétatifs de Carthage sur Carthage oblige les historiens – ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui – à proposer des lectures du passé punique qui font un recours fréquent – nous allons le voir – à un mécanisme dont Luciano Canfora et Pascal Payen ont bien démontré les ressorts: l'analogie⁴. Puisque Carthage ne dit pas «qui» elle est, elle sera dès lors saisie par le biais de la comparaison, des rapprochements, donc à travers la grille de lecture du semblable et du différent, de l'identité et de l'altérité.

Second paramètre: l'obsession des guerres Puniques qui constituent très vite un miroir déformant de toute l'histoire punique, des origines à la destruction de la métropole. Carthage est enfermée dans le rôle d'*aemula imperii*, l'ennemie de Rome. Dans la tradition historiographique romaine, Carthage est donc l'«autre nation», le symbole d'une altérité que les auteurs vont s'efforcer de projeter rétrospectivement dans le passé, aussi loin que possible, jusqu'aux temps des origines, celui de la fondation de *Qarthadasht*, la «Ville Nouvelle»; une altérité que les historiens des temps modernes vont exploiter comme un paradigme à géométrie variable. On pourrait parler de crispation historiographique autour de l'expérience des guerres Puniques qui a pour effet de reconstruire l'histoire comme un diptyque spéculaire – Rome et Carthage s'opposant pratiquement en tout et sur tout – et de réduire Carthage à un symbole, une image: celle de l'ennemi, de l'autre, du vaincu. En vertu de quoi, elle va constituer une référence historiographique, voire rhétorique commode, mais de plus en plus décharnée, dénuée de substance, sans plus guère d'ancrage historique sinon l'issue fatale d'un empire vaincu et anéanti. On signalera, par exemple, que dans l'enseignement dispensé par les Jésuites en France, avant la Révolution, l'habitude était de diviser les classes en deux groupes afin de stimuler l'émulation réciproque; ces deux classes étaient baptisées les «Romains» et les

³ V. KRINGS, *La littérature phénicienne et punique*, in EAD., *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche* (HdO 20), Leiden-New York-Cologne, 1995, p. 31-38.

⁴ L. CANFORA, *La Tolérance et la vertu. De l'usage politique de l'analogie*, Paris, 1989; P. PAYEN, «Le recours analogique à l'Antiquité : problèmes et propositions pour une histoire comparée de la culture», *Bulletin de littérature ecclésiastique* 102 (2001), p. 5-24.

«Carthaginois»! Le vainqueur aux exercices publics recevait le titre d'*imperator*, tandis que l'élève classé second était le chef des Carthaginois⁵.

Enfin, *troisième ingrédient: l'antisémitisme*. Les Carthaginois sont des Sémites et leur défaite, sous les coups de Rome, apparaît comme le signe d'une infériorité congénitale, la victoire d'une «race supérieure». Nombreux sont en effet ceux qui font intervenir le facteur racial dans l'explication de la faiblesse de Carthage face à Rome. Sa punicité est assimilée au sémitisme des Hébreux, un rapprochement renforcé par la vision «mercantiliste» que l'on a des uns et des autres, les Carthaginois dans le passé, les Juifs dans le présent. On n'oubliera cependant pas que l'usage du concept de «race» n'avait pas la même connotation au XIX^e siècle que de nos jours et l'on fera une distinction entre l'histoire *raciale* et l'histoire *raciste*⁶. Tous les historiens qui se sont référés aux races comme catégorie historique n'étaient pas des Gobineau ou des Chamberlain. Reste néanmoins que l'antisémitisme a eu des répercussions sur la (re)présentation de Carthage et de ses habitants, par exemple dans l'Allemagne nazie ou dans l'Italie fasciste⁷.

2. *Ab ovo*

Le décor étant ainsi planté, nous pouvons à présent entamer notre analyse en partant de l'épisode de la *byrsa* qui, aux dires des sources anciennes, est à l'origine de la fondation de Carthage⁸. Ce mythe, certainement d'inspiration grecque – il a vraisemblablement été élaboré en Sicile au III^e siècle av. J.-C. à l'occasion de la première Guerre Punique – a été repris par les Romains afin de présenter d'emblée Carthage comme une réalité négative, une anti-Rome⁹. En effet, tandis que Rome est fondée par un homme, Carthage l'est par une femme; alors que l'insertion de Rome dans le contexte ambiant se fait par le biais de mariages exogamiques (suite au rapt des Sabines), à Carthage, Elissa-Didon se suicide pour échapper au mariage avec Hiarbas, le prince local, signe d'une tendance à l'endogamie connotée négativement. On pourrait pousser la mise en opposition plus loin encore, mais l'essentiel est que l'on perçoit un travail subtil sur la tradition mythique afin d'en faire un instrument idéologique anti-carthaginois. Rien, en effet, dans ce récit ne renvoie à un fonds authentiquement punique. L'histoire de la ruse de la peau de bœuf découpée en lanières pour entourer un territoire aussi vaste que possible repose sur des jeux de mots grecs ou latins (*byrsa*, *circumscribere*), comme l'ont bien montré J. Scheid et

⁵ Cf. G. SNYDERS, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1965, p. 51.

⁶ Cf. M. OLENDER, *Les langues du paradis. Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Paris 1989.

⁷ Cf. *infra*, p. 154-160.

⁸ Cf. l'analyse de J. SCHEID - J. SVENBRO, "Byrsa. La ruse d'Élissa et la fondation de Carthage", *Annales E.S.C.* 40 (1985), p. 328-342.

⁹ G. PICCALUGA, "Fondare Roma domare Cartagine", in *Atti del primo Congresso internazionale di studi fenici e punici*, I, Rome, 1987, p. 409-424.

J.Svenbro. En définitive, le message que fait passer le mythe, c'est que, dès les premiers temps, les Carthaginois se sont comportés comme des êtres perfides, sournois, voués à l'échec. Le célèbre *topos* de la *fides punica*, qui est en fait la négation même de la *fides*, ici inscrite dans la dimension sempiternelle du mythe, repose implicitement sur une opposition à la *fides romana* ¹⁰.

Bien avant d'avoir rencontré le premier Romain, les Carthaginois étaient donc voués à un conflit inévitable – un choc de cultures, un choc de valeurs, pourrait-on dire – et à une défaite inscrite dans l'ADN de l'histoire. La construction spéculaire et antagoniste du destin des deux métropoles se met en place *ab ovo*. Qu'il s'agit bien d'une partition savamment orchestrée et interprétée par les auteurs latins est ultérieurement démontré par la manière dont la fin de Carthage est mise en scène dans leurs témoignages ¹¹. Lorsqu'en 146 av. J.-C., la capitale punique est sur le point de succomber, l'épouse d'Hasdrubal, le général qui guide l'ultime résistance, se suicide en se jetant dans l'incendie d'un temple. Comme Didon pour échapper aux Numides, cette héroïne se jette dans un bûcher plutôt que de se livrer aux Romains. La boucle est symboliquement bouclée et le destin de Carthage apparaît dès lors comme un cycle dont le début (*Urzeit*) annonçait et préfigurait la fin dramatique (*Endzeit*). Or, dès Thucydide, puis surtout avec Polybe, qui propose l'anacyclose comme clé de lecture de l'histoire, le destin des civilisations apparaît comme une des grandes leçons que le présent est en droit de tirer du passé ¹². On se s'étonnera donc pas que le sort paradigmatique de Carthage ait nourri la réflexion des intellectuels et des hommes politiques à toutes les époques.

3. Comme dans un miroir

C'est naturellement l'expérience historique des Guerres Punique qui est à l'origine de la vision binaire qui fait que Carthage est à Rome, ce que Mr Hyde est au Dr Jekyll. J'en prendrai à témoin Tite-Live dont le récit – destiné à une riche postérité – illustre bien cette tendance à la schématisation historiographique. Il en est même probablement le principal responsable dans la longue durée.

Avec des accents thucydidiens, Tite-Live annonce au chapitre 1 de son livre XXI que la guerre contre Hannibal (la deuxième Guerre Punique, que Polybe appelle πόλεμος Αννιβιακός) est «la guerre de beaucoup la plus mémorable de toutes celles

¹⁰ Cf. N. MANTEL, *Poeni Foedifragi. Untersuchungen zur Darstellung römisch-karthagischer Verträge zwischen 241 und 201 v. Chr. durch die römische Historiographie*, Munich, 1998.

¹¹ Cf. C. BONNET, "Les connotations sacrées de la destruction de Carthage", in H. DEVIJVER - E. LIPINSKI (éd.), *Studia Phoenicia-X. Punic Wars*, Leuven, 1989, p.289-305.

¹² Cf. F. HARTOG, introduction à la traduction française par D. ROUSSEL de POLYBE, Paris, 2003, p. 27-29; C. NICOLET, "Anacyclose, progrès de l'esprit, fin de l'histoire", texte prononcé à la rentrée solennelle des cinq académies en octobre 2003 (disponible sur http://www.institut-de-france.fr/reportage_2003.htm).

qui ont jamais été menées»: *bellum maxime omnium memorabile quae unquam gesta sint*. Il dresse ensuite, au chapitre 4, un célèbre portrait d'Hannibal – qui inspirera les pages de Mommsen que nous allons bientôt examiner¹³ – bâti, lui aussi, sur une double opposition: d'une part, une opposition interne au personnage d'Hannibal, qui est à la fois audacieux et réflexif, résistant au froid et à la chaleur, cavalier et fantassin, homme de vertus et de vices; opposition externe, d'autre part, dès le moment où Hannibal est dépourvu de toutes les valeurs qui fondent l'identité des Romains: «nul souci du vrai, du sacré, aucune crainte des dieux, aucun respect du serment, aucun scrupule». Bref, il est l'incarnation d'une *perfidia plus quam Punica*, une «perfidie plus que punique». Il est la quintessence de la punicité, la punicité au carré (*plus quam*), qui se définit en creux comme la non-romanité, une altérité radicale¹⁴.

On notera, en passant qu'avant Tite-Live, Polybe, au livre IX¹⁵, tout en précisant qu'il tenait ses informations sur Hannibal des Carthaginois eux-mêmes et de Massinissa, mettait logiquement, dans son discours, davantage de nuances; Polybe avait certes des sympathies pour Rome et pour les Scipions, mais le nationalisme romain ne l'aveuglait pas: c'est pourquoi il reconnaît, fort honnêtement, qu'il est difficile de se prononcer sur la véritable nature (*physis*) d'Hannibal, tant les témoignages sont contradictoires.

Très tôt donc, pour des raisons idéologiques liées au nationalisme romain, le discours historiographique sur Carthage s'est trouvé «noyauté» et a dérivé vers un schématisme dichotomique et rhétorique qui va trouver, dans les grandes rivalités nationalistes de l'ère moderne, maintes occasions de resurgir.

4. Le destin d'Hannibal

C'est d'abord la forte et riche personnalité d'Hannibal qui capte l'attention de la postérité¹⁶. Lucien, dans ses *Dialogues des morts*, met en scène une étrange

¹³ Cf. *infra*, p. 145. Sur ce portrait, voir, en dernier lieu, S. LANCEL, *Hannibal*, Paris, 1995, p. 77-80.

¹⁴ Autre trace de cette altérité radicale dans les sources anciennes : la pratique du sacrifice humain attribuée aux Carthaginois ; cf. S. RIBICHINI, *Il Tofet e il sacrificio dei fanciulli*, Sassari, 1987.

¹⁵ Polybe IX, 7, 22-26; sur ce passage, voir l'analyse de LANCEL, *Hannibal*, p. 349-350.

¹⁶ A.J. TOYNBEE, *Hannibal's Legacy*, Oxford-New York-Toronto, 1965; K. CHRIST, "Zur Beurteilung Hannibals", *Historia* 17 (1968), p. 461-495, repris dans ID. (éd.), *Hannibal*, Darmstadt, 1974, puis mis à jour et enrichi dans ID., *Hannibal*, Darmstadt, 2003, p. 361-407. On prendra aussi en considération les travaux de J. SEIBERT, *Hannibal*, Darmstadt, 1993; *Forschungen zu Hannibal*, Darmstadt, 1993; *Hannibal. Feldherr und Staatsmann*, Mainz, 1997; ainsi que ceux de G. BRIZZI, en particulier *Annibale. Strategie e immagine*, Cività di Castello, 1984; *Annibale. Come un'autobiografia*, Milan, 2003; sans oublier le chapitre intitulé "L'héritage, la légende et l'image", in LANCEL, *Hannibal*, p. 339-360. Voir aussi A. KOPKA, *Karthago II. Geschichte und Kulturelles Gedächtnis*, in NP XIV, Stuttgart-Weimar, 2000, col. 848-853.

compétition *post mortem* entre Alexandre, Hannibal et Scipion, dont le Punique sort fort malmené (il ne sait même pas parler grec!) et lanterne rouge du classement des généraux de l'Antiquité¹⁷. Le modèle livien d'un Hannibal malfaisant s'est imposé.

Cependant, avec Niccolò Machiavelli, dans *Il principe*¹⁸, paru en 1532, commence la réhabilitation d'Hannibal. Maître ès-stratégie, le général punique est présenté comme un des plus grands *condottieri* de l'histoire. Cette vision d'Hannibal comme modèle de clairvoyance politique réapparaît ensuite chez Montesquieu, dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734), et inspire également Napoléon Bonaparte qui le qualifie, dans son *Mémorial de Ste Hélène*, d'homme «le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses»¹⁹. Le peintre David réalisa du reste, en 1801, une toile représentant «Bonaparte franchissant les Alpes», avec, dans le coin inférieur droit, le nom d'Hannibal gravé sur une borne. Napoléon prétendait donc marcher dans les pas du Carthaginois, ce qui ne l'empêchait pas, dans d'autres circonstances, de se référer à Carthage comme à une métaphore de l'Angleterre en s'identifiant lui-même à Caton et à Scipion. L'ambivalence de l'analogie avec Carthage commence ainsi à se manifester : grande puissance, certes, mais puissance vaincue.

Un courant important de l'historiographie moderne s'inscrit dans cette lignée de revalorisation d'Hannibal. Ainsi Barthold Georg Niebuhr (1776-1831) exprime-t-il, dans ses *Vorträge über römische Geschichte*, parus à Bonn en 1847, un jugement enthousiaste sur Hannibal: «Diesen Mann bewundere ich und liebe ich fast unbegindert». Mais c'est assurément avec Theodor Mommsen que ce processus culmine, par le biais d'une réhabilitation presque inconditionnelle d'Hannibal, expression symbolique d'une identité carthaginoise vue sous son meilleur jour²⁰. S'inspirant du portrait livien, mais en valorisant au maximum le modèle et en y mêlant des traits polybiens, Mommsen fait revivre un personnage attachant, romantique, idéalisé, dans un grand morceau de littérature²¹:

¹⁷ Lucien, *Dialogue des morts* 25 (12).

¹⁸ N. MACHIAVELLI, *Il principe*, § 16.

¹⁹ Cf. E. DE LAS CASES, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, Paris, La Pléiade, 1935, ch. XI, p. 338.

²⁰ À cette vision positive d'Hannibal fera écho, en 1932, le jeune Arnaldo Momigliano dans un article où il le salue comme «l'ultimo e il massimo dei condottieri ellenistici»: A.M. OMIGLIANO, «Annibale politico», *La Cultura* 11 (1932), p. 61-72, repris dans *Quinto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico* I, Rome, 1975, p. 333-345. L'image d'Hannibal grand stratège a eu la vie très longue puisqu'encore durant la première guerre mondiale, on s'inspira des plans qu'il mit en œuvre à la bataille de Cannes.

²¹ N'oublions pas que Mommsen reçut le prix Nobel de littérature en 1902, précisément pour son *Histoire romaine* dont le premier volume avait paru, en première édition, dès 1854. Nous suivons ici l'édition française de l'*Histoire romaine*, sous la direction de Cl.N. ICOLET, Paris 1985, p. 422-423.

«Leste et robuste, il courait et maniait les armes excellemment; il était le plus téméraire des écuyers ; il n'avait pas besoin de sommeil ; en vrai soldat, il savourait un bon repas ou endurait la faim sans peine. Quoiqu'il eût vécu au milieu des camps, il avait reçu la culture habituelle chez les Phéniciens des hautes classes. Il apprit le grec, devenu général, et grâce aux leçons de son fidèle Sosilon (*sic*) de Sparte, pour pouvoir écrire ses dépêches dans cette langue. [...] Là, sa bravoure éclata et ses talents militaires l'avaient aussitôt signalé entre tous. [...] Les contemporains ont voulu jeter toutes sortes de taches sur ce grand caractère: les Romains l'ont dit cruel, les Carthaginois l'ont dit cupide. De fait, il haïssait comme savent haïr les natures orientales. [...] En vain la colère, l'envie, les sentiments vulgaires ont noirci son histoire, son image se dresse toujours pure et grande devant nos regards. [...] Vous ne trouvez rien dans les récits de sa vie qui ne se justifie ou par la condition des temps ou par le droit des gens de son siècle. Tous les chroniqueurs lui accordent d'avoir réuni, mieux que qui que ce soit, le sang-froid et l'ardeur, la prévoyance et l'action. Il eut par dessus-tout l'esprit d'invention et de ruse, l'un des caractères du génie phénicien; il aima à marcher par des voies imprévues, propres à lui seul. On le vit souvent, déguisé, portant de faux cheveux, explorant et sondant ça et là. Son génie stratégique est écrit sur toutes les pages de l'histoire de ce siècle. [...] Grand homme enfin, dans le vrai sens du mot, il attire à lui tous les regards.»

Ce portrait si élogieux, qui passe sous silence les violentes accusations de Tite-Live, se signale par l'attention portée aux vertus militaires d'Hannibal et, dans une moindre mesure, à sa *Bildung*, deux éléments qui durent faciliter un rapprochement entre les qualités puniques (le «génie phénicien» ou la «nature orientale») et les vertus prussiennes. On y reviendra. Mais avant cela, repartons de Carthage et de l'historiographie allemande.

5. Carthage *versus* Rome, de la Révolution à Droysen et Mommsen

Johann Gustav Droysen (1808-1884) affronte, dans le tome II de sa *Geschichte des Hellenismus*, paru en 1843 et traduite en français en 1883-1885, la question des rapports entre Rome et Carthage²². Droysen souligne d'abord le fait que Rome et Carthage, plus qu'aucune ville grecque, restèrent tenacement attachées à leur constitution originelle, tout en se développant et en progressant dans le temps. Aux yeux de Droysen, qui rêve d'une Allemagne unifiée et qui projette rétrospectivement cette aspiration sur le monde hellénistique²³, elles conservèrent ce qu'il appelle «leur principe national»; et il ajoute: «c'est même au milieu de ces vicissitudes qu'elles en ont la vraie possession et la pleine conscience. Ce sont des organismes qui ont en eux-mêmes leur principe vital ; une sève vigoureuse les a fait croître lentement. Chez elles, l'État n'est pas une institution divine, comme dans l'ancien Orient ; il n'est pas tout,

²² J.G. DROYSSEN, *Histoire de l'Hellénisme*, traduite de l'allemand ss la dir. d'A. BOUCHÉ-LECLERCQ, Paris, 1883-1885, t. III, p. 282 sv. Réédition intégrale sous la direction de P. PAYEN, Grenoble, 2005 [= vol. II, p. 1372-1373].

²³ Cf. P. PAYEN, «Johann Gustav Droysen et l'*Histoire de l'Hellénisme*. L'époque hellénistique entre Alexandre et la Prusse», Préface à l'édition 2005, p. 5-10, 24-25, 31-36, 42-54.

il n'absorbe pas tout, comme dans les cités de la Grèce; il est l'œuvre des hommes, dont il résume et sauvegarde les intérêts particuliers» ²⁴.

Droysen lance indirectement un message à ses contemporains: dans les épreuves, la cohésion nationale se renforce, ainsi que la vitalité de l'État qui doit être l'expression d'un consensus. Si Carthage et Rome sont ici embrassées d'un même regard, dans les chapitres qui suivent, en revanche, Droysen s'emploie, dans la lignée de l'historiographie ancienne, à souligner les contrastes entre ces deux nations. Leur constitution, en premier lieu, «est bien différente»: «Rome est un État tout à fait agraire», dont la constitution républicaine (comme l'affirmait déjà Polybe) repose sur «l'équilibre approximatif de toutes les obligations et de tous les droits individuels».

«Il en est tout autrement de Carthage», qui est un «état commerçant». «Si le droit régnait à Rome, les intérêts matériels dominaient à Carthage: ils y réglaient la constitution, les traités de commerce et tous les actes de la vie politique». La mise en parallèle de Carthage et de Rome débouche en quelque sorte sur un exercice plus rhétorique que critique et sur une reconstruction dichotomique, voire schématique. Droysen rattache la thalassocratie carthaginoise à «la riche civilisation des Sémites», tandis qu'ailleurs, à propos de la Sicile, il parle de «race grecque», en accord avec les catégories mentales et historiographiques du XIX^e siècle. En conclusion de son discours, il recourt à une analogie moderne dont il n'est pas l'inventeur ²⁵, mais qui va, après lui, notamment avec Mommsen, s'imposer durablement dans l'historiographie: à savoir que Carthage est à l'Antiquité ce que l'Angleterre est aux temps modernes. Pour défendre ses intérêts commerciaux, en effet, Carthage ne recula devant rien, pas même devant la guerre: elle déploya «une énergie, une circonspection, une persévérance dont nous ne trouvons d'exemple que dans la politique anglaise du XVIII^e siècle».

La présentation de Carthage comme une puissance navale, par opposition à Rome, puissance agraire n'est certes pas dépourvue de quelque fondement, mais elle fait aussi partiellement violence à la réalité historique. Rome finit en effet par dominer toute la Méditerranée, tandis que Carthage (patrie de l'agronome Magon) se souciait grandement de l'exploitation des ressources agricoles de son immense territoire ²⁶. Les analyses plus récentes et plus fines de Max Weber et de Mikhaïl Rostovtzeff font bien la part des choses à cet égard ²⁷. Quoi qu'il en soit, l'historiographie de la fin du XIX^e siècle trouva, dans l'analogie entre Carthage et l'Angleterre, une grille de lecture

²⁴ DROYSEN, *Histoire*, t. III, p. 282 [= col. 2, p. 1373].

²⁵ Cf. *infra*, p. 147-149, pour des antécédents.

²⁶ On peut se référer à la synthèse de S. LANCEL, *Carthage*, Paris, 1992, p. 277-323, avec toute la bibliographie utile. Voir aussi, indirectement, L.-I. MANFREDI, *La politica amministrativa di Cartagine in Africa*, Rome, 2003.

²⁷ Cf. M. WEBER, *Économie et société dans l'Antiquité*, intr. d'H. BRUHNS, Paris, 1998 (rééd. 2001); ID., *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, 1980 (éd. or. 1922), p. 811 sv. Voir aussi M. ROSTOVZÉFF, *Histoire économique et sociale de l'empire romain*, ss la dir. de J.A NDREAU, Paris, 1988, p. 228-229 (éd. or. 1926).

commode au sein de laquelle le passé et le présent s'éclairaient mutuellement. Carthage était à Rome ce que l'Angleterre était à l'Allemagne: la rivale de toujours.

À vrai dire, Droysen n'a pas innové en la matière. Dès le milieu du XVIII^e siècle, le rapprochement entre Carthage et l'Angleterre est chose faite. Montesquieu, dont il a été question ci-dessus à propos de la réhabilitation d'Hannibal, envisage dès 1734 un rapprochement entre Carthage, ennemie atavique de Rome, et l'Angleterre, éternelle rivale de la France. En 1757, un opuscule est publié, à Paris, sous la plume de l'abbé Séran de la Tour²⁸, un pâle érudit qui s'est vaguement intéressé à l'histoire ancienne, sous le titre: *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre déclarée par ces puissances en 1756*. À l'époque, dans le Nouveau Monde, Français et Anglais s'affrontent pour le contrôle du Canada; c'est la guerre de Sept Ans. Notre abbé met donc en parallèle, de manière superficielle et assez puérile, selon les termes de Claude Nicolet, l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Les huit chapitres de son essai sont systématiquement divisés en deux sections, dans le but de mieux discréditer les Anglais, dignes émules de la *fides punica*. «En récapitulant les événements, en analysant la conduite de Carthage et celle de Londres, on jugera que quand le peuple moderne se serait proposé en tout l'imitation du peuple de l'antiquité, il ne se serait pas conduit autrement.»²⁹

Les Anglais s'empressèrent de répondre, en 1759, avec un essai d'Edward Wortley Montagu, intitulé *Reflexions on the Rise and Fall of the Ancient Republics Adapted to the Present State of Great Britain*, traduit en français en 1793, en pleine époque révolutionnaire, ce qui n'est sans doute pas sans intérêt. L'auteur, un «excentrique de grande famille»³⁰, étudie le sort de cinq Républiques, Sparte, Athènes, Thèbes, Carthage et Rome, et met en parallèle les deux dernières, comme le faisait déjà Polybe. Sa conclusion est que seules les constitutions mixtes sont aptes à assurer la continuité du pouvoir: c'est le cas de Rome dans l'Antiquité et de l'Angleterre au XVIII^e siècle. La perspective est donc renversée: l'Angleterre s'identifie ici à Rome et laisse à la France l'héritage de Carthage, ce qui s'explique notamment par la présence de nombreux mercenaires dans les armées carthaginoise et française, par opposition à la milice nationale anglaise (d'inspiration romaine).

Cet exemple pittoresque, signalé par Claude Nicolet, met d'emblée en évidence la ductilité du processus d'analogie historique et d'instrumentalisation des données du passé à des fins politiques. Cela dit, il ne faut pas confondre les deux niveaux: dans le second cas de figure, illustré par Séran de la Tour, le rapprochement a une tournure généralement polémique ou propagandiste, tandis que, dans le premier, dont

²⁸ Cf. C. NICOLET, *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, 2003, p. 35-38. Séran de la Tour avait publié, en 1732, une *Histoire de Scipion l'Africain* et, en 1749, une *Histoire de Catilina*.

²⁹ Citation de la page 237 de cet essai.

³⁰ NICOLET, *Fabrique*, p. 36.

témoigne Droysen notamment, il a une valeur herméneutique, dès lors qu'il est au service de la compréhension de l'histoire éclairée par le présent. Dans les débats politiques, l'histoire n'est au fond qu'un réservoir d'exemples, de modèles ou de contre-modèles selon les nécessités du moment. À Carthage revient forcément le rôle du « méchant », de l'« autre », de l'anti-héros : c'est la force de la tradition d'inspiration romaine qui l'impose.

À cet égard, une période particulièrement intéressante est celle de la Révolution française où le paradigme carthaginois a servi de repoussoir dans maints discours et s'est imposé comme un véritable *topos*³¹. Les statistiques dressées par J. Bouineau sur les *Archives parlementaires* et le *Moniteur* révèlent que les réminiscences antiques sont très nombreuses : 5312 allusions « à caractère antiquisant », dont la majorité se rapportent à la Grèce et à Rome. Carthage comptabilise quant à elle 70 allusions, près du double de la Gaule ! Parmi celles-ci, on notera en particulier la réactualisation, dans la bouche de Bertrand Barère, du célèbre *delenda est Carthago* de Caton, appliqué cette fois à l'Angleterre :

« Carthage était aussi une république³² ; Carthage était navigatrice et commerçante ; elle avait une marine puissante, des généraux célèbres et une constitution politique ; mais la foi punique [*scil.* la *fides punica*], mais sa politique astucieuse, mais ses moyens corrupteurs firent sentir à la république romaine que sa liberté ne pouvait reposer que sur des débris de Carthage, et Carthage fut détruite. »³³

Chateaubriand, du reste, dans son *Essai sur les révolutions*, en 1791, rapproche Marlborough d'Hannibal. Que l'analogie Carthage-Angleterre ait alors été largement reçue transparaît clairement de la fréquence des allusions à ce binôme³⁴, mais aussi à son utilisation dans un chant de guerre :

« Le crime a rebâti Carthage ;
Détruisons ces murs odieux
D'où l'insulaire audacieux
Lance le meurtre et l'esclavage !
[...]
Frappez, exterminatez les fils de l'Angleterre ;

³¹ Cf. J. BOUINEAU, *Les toges au pouvoir ou la révolution de droit antique, 1789-1799*, Toulouse, 1986, en particulier p. 90. Je remercie Christine Dousset-Seiden qui a attiré mon attention sur ce livre.

³² Sur la qualification de « république », appliquée à Carthage et, plus singulièrement, à l'Angleterre, BOUINEAU, *Toges*, p. 90.

³³ *Moniteur* II, n° 124, p. 499. Texte cité par BOUINEAU, *Toges*, p. 334, n. 49. Voir aussi, du même auteur, *Moniteur* II, n° 269, p. 1098, cité par BOUINEAU, *Toges*, p. 361, n. 378 : « ils (= les applaudissements) vont renouveler le serment de destruction de cette Carthage qui, sans posséder la constitution d'une république, et les talents d'Annibal, a toute la corruption des monarchies et tous les crimes de la foi carthaginoise. »

³⁴ Il en est d'autres dans le discours révolutionnaire qui sont tout aussi récurrents : Sparte-Athènes et Grèce-Rome. Ils fonctionnent tous sur un mode plus ou moins « manichéen ».

Frappez, plus de quartier pour ces lâches brigands...»³⁵

La double identification de la France à Rome et de l'Angleterre à Carthage place *ipso facto* les Révolutionnaires du côté du droit, fût-il historique. Dès lors, les conquêtes prennent-elles la forme de guerres de libération, de guerres justes et légitimes. L'adresse de la Convention Nationale aux Hollandais, en mars 1793, annonce: «Bataves, les Anglais n'ont relevé plusieurs fois le stadhoudérat que pour vous asservir et vous ruiner; ils voulaient faire de vous les Indiens de l'Europe, c'est à nous de faire des Anglais les Carthaginois de l'histoire moderne.»³⁶

Le nom de Carthage est donc presque unanimement³⁷ synonyme d'infamie, au point que Louis XVI est qualifié de «seconde Carthage»! Mais, la réalité des réminiscences étant «beaucoup plus nuancée», Carthage est aussi ressentie comme une ville opulente, riche de ses commerces et d'une certaine liberté, donc une *république florissante*, «affairiste» et libérale, un *modèle de division du pouvoir*, un *bon régime*³⁸. J. Bouineau démonte bien les ressorts du mécanisme analogique ici en œuvre qui «dépassé [...] le simple énoncé référentiel d'un double modèle: il introduit, pour ainsi dire un mouvement, une dynamique dans la réminiscence, génératrice d'une réflexion intuitive chez l'auditeur»³⁹. On ne s'étonnera donc pas de constater que, dans le discours révolutionnaire, comme chez Napoléon Bonaparte, la figure d'Hannibal est relativement dissociée de l'image négative de sa patrie: Hannibal est surtout présenté comme un général talentueux, au même titre qu'Alexandre.

Dans notre cheminement historiographique, Theodor Mommsen constitue une autre étape très significative. Avec quels paramètres opère-t-il, dans sa *Römische Geschichte*⁴⁰, la mise en parallèle du destin de Rome et de Carthage?

Son exposé sur les guerres Puniqes est placé sous l'autorité de Salluste: *arduum res gestas scribere* («écrire l'histoire est chose ardue»). La conscience d'avoir affaire à une matière première fortement idéologisée (et lourdement déséquilibrée quant aux sources disponibles) était peut-être pour beaucoup dans cette mise en garde. Mommsen s'intéresse d'abord aux ancêtres des Carthaginois, les Phéniciens, qui appartenaient à la «race des Sémites». Audacieux, intelligents, ils se sont répandus dans toute la Méditerranée. En revanche, sur le plan intellectuel, ils ne font pas le

³⁵ *Moniteur* II, n° 270, p. 1104. Texte cité BOUINEAU, *Toges*, p. 334-335 n. 50.

³⁶ Cité par BOUINEAU, *Toges*, p. 408, n. 139.

³⁷ Pour l'exception de Benjamin Constant, cf. BOUINEAU, *Toges*, p. 90 et 335, n. 61.

³⁸ Voir cependant la prise de position de Mirabeau, dans la discussion du 20 mai 1790, sur le droit de guerre et de paix: «C'est pour Carthage, c'est pour Rome que des citoyens, tels qu'Annibal et César étoient dangereux. Tariessez l'ambition». Cité par BOUINEAU, *Toges*, p. 360, n. 377.

³⁹ Cf. BOUINEAU, *Toges*, p. 147.

⁴⁰ Cf. Th. MOMMSEN, *Histoire romaine*, ss la dir. de Cl. NICOLET, Paris, 1985, livre III, chapitre I, p. 359-377. À partir du chapitre II, il est question du début des guerres Puniqes en Sicile.

poids. Les Phéniciens ont des mythes informes, des cultes cruels et décadents, un art inconsistant. Certes, ils ont transporté au loin des germes de civilisation, tel l'alphabet, mais «comme le grain de blé tombant au hasard du bec de l'oiseau»⁴¹. Pire encore: ils n'avaient aucun génie politique, aucun sens de la liberté, aucun projet de véritable colonisation, pas même la dignité de faire eux-mêmes la guerre, bref un déficit de sentiment national, en dépit d'un amour ardent de la patrie. Là aussi, comme chez Droysen, on sent que la lecture de Mommsen est alimentée par le souci de favoriser, par le magistère historique, l'éclosion d'un véritable projet national allemand⁴².

Carthage est en tout cas la plus brillante réalisation des Phéniciens outre-mer. «L'agriculture et le commerce y trouvent donc réunies les conditions les plus favorables», précise d'emblée Mommsen qui caractérise sa richesse comme «agricole, mercantile, industrielle»⁴³. Dans la comparaison entre Rome et Carthage, tout en reconnaissant en eux deux peuples «agriculteurs et marchands avant tout», peu enclins à la science et à l'art, il relève le fait que Rome s'efforça d'intégrer les territoires conquis, tandis que Carthage s'isolait et niait aux Africains toute participation à ses succès, d'où leur forte hostilité. Sur le plan militaire aussi, les deux systèmes répondaient à des philosophies différentes, quoique dans un rapport d'équilibre entre les forces (comme l'affirmait déjà Polybe). C'est évidemment le recours massif aux mercenaires – une soldatesque plus nocive que les ennemis eux-mêmes – qui distingua l'armée de Carthage de la milice nationale romaine. La supériorité de la flotte militaire de Carthage, par contre, ne fait aucun doute aux yeux de Mommsen.

«En matière de finances, Carthage a droit à la première place entre tous les États de l'Antiquité», affirme-t-il sans détour⁴⁴. Chez elle seule étaient appliqués «des principes économiques qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux temps modernes, aux temps plus avancés dans la science économique». Puisque d'immenses capitaux affluaient vers la métropole punique, Mommsen, usant à son tour de l'analogie, la qualifie de *Londres de l'ancien monde*⁴⁵: «Si un État pouvait n'être qu'une vaste entreprise de spéculation commerciale, il faudrait convenir que jamais sa fonction ne s'est mieux et plus complètement réalisée».

Le parallèle proposé par Mommsen, entre l'empire britannique et l'empire carthaginois, qui a ici une valeur herméneutique et non pas polémique, s'insère en réalité dans une réflexion plus générale, tout autant politique qu'historiographique, sur le concept d'*impérialisme*. Ce débat sur le destin des empires, lancé par

⁴¹ MOMMSEN, *Histoire*, p. 360.

⁴² Sur les engagements politiques de Mommsen, on consultera S. REBENICH, *Theodor Mommsen : eine Biographie*, Munich, 2002.

⁴³ MOMMSEN, *Histoire*, p. 362.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 370.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 372.

Montesquieu et relayé par Gibbon⁴⁶, trouva dans l'analogie historique une méthode exploratoire et comparative extrêmement utile. Au début du XX^e siècle, on trouve de nombreux échos à cette pratique dans la littérature historique et politique, tant allemande qu'anglaise et francophone, le point de comparaison étant le plus souvent l'empire romain et non pas l'empire carthaginois. L'analyse de Mommsen d'une Carthage puissance maritime comme Londres eut en tout cas un impact profond et durable sur l'historiographie allemande, par exemple chez Wilamowitz, Spengler et Eduard Meyer⁴⁷ pour qui l'Allemagne du deuxième *Reich*, au même titre que la Rome du III^e siècle, se devait de devenir une puissance navale. Si, dans d'autres contextes, mais selon la même logique, il est arrivé que Carthage soit assimilée à Venise ou à Gênes, l'analogie avec Londres s'est avérée la plus riche, mais aussi la plus complexe parce qu'elle véhiculait une charge politique en rapport avec le rôle de l'Angleterre sur l'échiquier international de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Par ailleurs, dans une Allemagne en cours d'unification et bien vite expansionniste, c'est du côté de Rome que l'imaginaire national chercha une de ses sources d'inspiration et de légitimation⁴⁸ : Carthage devint donc spontanément l'expression symbolique d'une rivalité remise au goût du jour.

6. D'une guerre à l'autre : des guerres Puniques à 14-18 et 39-45

D'une manière générale, un peu partout avec la montée des nationalismes, la fabrique des imaginaires collectifs opéra sur les paradigmes tirés de l'histoire et des origines⁴⁹. Dans ce contexte, la France et l'Allemagne, à la faveur des guerres napoléoniennes d'abord, de la guerre de 1870 ensuite, des deux guerres mondiales enfin, en vinrent à former un «couple maudit» analogue à celui que constituait jadis Rome et Carthage. Le caractère cyclique de leurs affrontements conduisit à l'élaboration, de part et d'autre, du concept d'«ennemi de la patrie», selon l'expression de M. Jeismann⁵⁰. Autour de cette idée se cristallisèrent une série de clichés visant à démoniser l'autre et à l'affubler de tous les vices et de toutes les perversions. Ainsi, dans les images et les écrits allemands, Napoléon est-il décrit comme un animal ou comme Satan, selon les

⁴⁶ Voir l'étude de F. TESSITORE, « Santo Mazzarino e la «decadenzidee», *Archivio di storia della cultura* 2 (1989), p. 95-111, repris dans ID., *Mazzarino e lo storicismo degli storici*, Catane, 2003, p. 27-55.

⁴⁷ Cf. E. MEYER, «Vorläufer des Weltkriegs im Altertum», *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften* 1918, p. 18-43 = *Kleine Schriften* II, Halle, 1924, p. 533-544, dans le cadre d'une réflexion, en 1918, sur l'origine de la Première guerre mondiale.

⁴⁸ Cf. la contribution d'H. BRUHNS dans le présent volume, p. 17-43.

⁴⁹ Cf. le numéro des *Annales H.S.S.* 58 (2003), intitulé « Imaginaires nationaux. Origines, usages, figures », proposé par H. BRUHNS et A. BURGUIÈRE, p. 37-39 (présentation), p. 41-133 (les diverses contributions), p. 181-270 (bulletin bibliographique).

⁵⁰ M. JEISMANN, *La patrie de l'ennemi*, Paris, 1997 (éd. or. 1992).

poncifs traditionnels de l'altérité irréductible. Il ne nous semble cependant pas, sur la base d'un premier sondage dans ces sources de la fin du XVIII^e et jusqu'en 1870, que l'analogie carthaginoise ait été mobilisée dans ce contexte. L'enquête mériterait toutefois d'être approfondie par des modernistes et contemporanéistes.

La guerre 14-18, en revanche, qui fut l'aboutissement naturel et prévisible des nationalismes exaspérés, marqua un point d'orgue dans le recours à l'histoire comme légitimation politique et dans la mobilisation des intellectuels, y compris des antiquisants⁵¹. De part et d'autre, se développa une véritable «culture de guerre» qui investit la société toute entière et mit du temps à se démobiliser⁵². Au moment où la guerre éclata, les batteries idéologiques étaient prêtes à crépiter, à l'unisson des canons⁵³.

Or, dans l'idéologie nationaliste allemande, la référence à Rome n'est pas rare, en dépit du fait que la Grèce est en quelque sorte la patrie idéale des intellectuels⁵⁴. Le thème de la *translatio imperii* créa un lien de continuité entre Rome, le Saint-Empire de la nation germanique et le deuxième *Reich* prussien. C'est pourquoi Guillaume II n'hésita pas à parler de la guerre de 14-18 comme d'une réédition de la première guerre Punique, en sous-entendant bien évidemment qu'elle aboutirait à l'anéantissement de la nouvelle Carthage, c'est-à-dire de l'Angleterre. Mais ce ne fut pas le cas: contre toute attente, ce fut le *Reich*, prétendue réincarnation de l'empire romain, qui «mourut» brutalement. L'intense réflexion historiographique qui se développa alors en Allemagne, entre la fin du XIX^e et les premières décennies du XX^e siècle, autour de la question du destin des empires et de la *Dekadenzidee*, fut donc alimentée par les événements du présent. Si, au moment de la formation et de l'affirmation du *Reich*, Carthage, le grand vaincu de l'histoire, semblait constituer un horizon étranger à l'Allemagne, la défaite de 1918 renversa la perspective et obligea les historiens à admettre que, comme Carthage et, plus tard, l'empire romain, l'empire allemand était mortel.

En 1918, l'armée allemande rentra donc chez elle, démoralisée et humiliée, après un armistice désastreux. Parmi les vainqueurs eux-mêmes, certains n'hésiteront pas à qualifier le traité de Versailles de «paix carthaginoise», c'est-à-dire excessivement

⁵¹ Sur ce point, je me permets de renvoyer à C. BONNET, «Le grand atelier de la science». *Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft, entre héritage et émancipation. Des études universitaires en Allemagne à la 1^{re} Guerre mondiale (1888-1923)*, Bruxelles-Rome 2005, sous presse.

⁵² Cf. C. PROCHASSON - A. RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les Intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris 1996; voir aussi V. CALÌ - G.C. ORNI - G. FERRANDI (éd.), *Gli intellettuali e la Grande guerra*, Bologne, 2000; J.H. ORNE, «Démobilisations culturelles après la Grande Guerre», in *14-18 Aujourd'hui- Today - Heute*, 5 (2002), p. 45-53.

⁵³ Cf., entre autres, K. FLASCH, *Die geistiger Mobilmachung. Die deutschen Intellektuellen und der Erste Weltkrieg. Ein Versuch*, Berlin, 2000.

⁵⁴ Cf. les contributions d'H. BRUHNS et de L. CALVIÉ, dans le présent volume, aux p. 17-43 et 45-57.

humiliante. Les intellectuels restèrent dès lors longtemps sur pied de guerre, leur démobilisation s'effectuant avec un retard sensible par rapport aux troupes. L'Allemagne craignait de devenir une victime sacrificielle dans les mains des vainqueurs: une «nouvelle Carthage», humiliée par les traités de paix et destinée à être anéantie. Le 19 octobre 1918, quelques semaines avant l'armistice, dans le journal *Der Tag*, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, le prince de l'*Altertumswissenschaft*, dont les discours de guerre (les *Kriegsreden*) furent parmi les plus virulents, publia un article intitulé *Der Untergang Karthagos*⁵⁵. Il s'agissait de mettre en garde les Allemands contre une reddition trop rapide qui porterait l'Allemagne à la catastrophe: «La discorde interne et la méconnaissance aveugle de l'ennemi rusé et cruel conduisirent Carthage à la ruine». Cette lecture des événements fut reprise, après l'armistice, par Eduard Meyer dans son *Rektoratsrede* à l'Université de Berlin, le 15 octobre 1919: la politique de Rome durant la III^e Guerre Punique est qualifiée de «diabolique»⁵⁶. Dans le sillage, en 1921, H. Spethmann publia un pamphlet intitulé *Karthagos Untergang - Auch unser Schicksal*. La nouvelle identification de l'Allemagne à Carthage incita dès lors l'historiographie allemande à réévaluer le paradigme punique: Hannibal devint ainsi un exemple d'*Ermattungsstrategie* et, en 1922, Eduard Meyer proposa de lui un portrait très idéalisé dans un volume collectif sur les *Meister der Politik*⁵⁷. Modèle de *geistiger Kräfte*, préfiguration de Ludendorff et Hindenburg, Hannibal y incarne la lutte contre l'impérialisme romain, assimilé à l'impérialisme anglais. Rome est désormais démonisée et Carthage sublimée.

L'Allemagne vaincue se reconnaît donc, au jeu du miroir historiographique, dans Carthage, l'humiliée qui, chez Mommsen, préfigurait pourtant la riche Angleterre. Le chassé-croisé historiographique est étourdissant, mais révélateur d'un processus analogique qui n'a rien de définitif, de normatif, et qui, au contraire, pour être opératoire, doit «coller» à la réalité des événements, donc être l'objet de mises à jours régulières qui n'en minent point la validité. L'analogie trouve sa justification, non pas dans les contenus qu'elles véhiculent, eux-mêmes soumis aux aléas de l'histoire, mais dans la démarche qui la sous-tend, démarche fondamentalement comparative et dynamique.

Incapables de dresser un bilan équilibré de la catastrophe de 14-18, aux prises avec la *Kriegsschuldfrage*, bien des intellectuels allemands ultra-conservateurs, dont Wilamowitz et Meyer, continuèrent, après la guerre et l'instauration de la République de Weimar, à agiter le fantôme d'une résistance civile et spirituelle. On mit alors en circulation la *Dolchstoßlegende*, la «légende du coup de poignard», selon laquelle

⁵⁵ Cf. U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, « Der Untergang Karthagos », *Der Tag*, 19 octobre 1918 ; à ce propos, cf. L. CANFORA, *Cultura classica e crisi tedesca*, Turin, 1976, p. 86-88 et BONNET, *Le «grand atelier»*, sous presse.

⁵⁶ MEYER, *Kleine Schriften* p. 543.

⁵⁷ Ed. MEYER, « Hannibal und Scipio », in E. MARCKS - K.A. VON MÜLLER (éd.), *Meister der Politik*, Stuttgart, 1922, p. 65-117.

l'Allemagne aurait été trahie, poignardée de l'intérieur, et non pas vaincue par l'ennemi extérieur. Cette distorsion historique, qui mettait en avant le sacrifice de milliers de jeunes patriotes, un sacrifice qui ne pouvait avoir été vain, alimenta le besoin de revanche qui déboucha sur la deuxième guerre Mondiale ⁵⁸. Celle-ci devait prendre les allures d'une «deuxième guerre Punique». Pour les Allemands, il s'agissait de venger l'affront, mais pour les Anglais, comme en témoignent les discours de Chamberlain en 1939, l'analogie punique ne pouvait que présager une issue favorable à l'autre camp: la «deuxième guerre Punique», comme la première, se solderait forcément par une nouvelle victoire de «Rome», donc de l'Angleterre. Face à l'ambivalence de l'analogie, le 8 novembre 1939, Hitler lui réplique explicitement sur ce point: «Wenn man nun in England erklärt, dass dieser Kampf der 2. Punische Krieg sei, so steht in der Geschichte nur noch nicht fest, wer in diesem Fall Rom und wer Karthago sein wird.» ⁵⁹

La deuxième guerre Mondiale, avec les mêmes acteurs, voit ainsi la résurgence de la référence antique comme archétype interprétatif. Un paramètre nouveau s'insinue toutefois dans le raisonnement, qui remet Carthage à distance, la rejette dans le camp de l'altérité, aux antipodes de l'Allemagne: ce paramètre, c'est l'antisémitisme. Hitler était certes un grand partisan de la culture grecque classique, mais Rome avait le grand mérite d'avoir défait et anéanti l'empire des Sémites de Carthage ⁶⁰. De même que les Juifs étaient dénoncés pour leur avidité dans le discours raciste du national-socialisme, les Carthaginois étaient décrits comme les capitalistes par excellence, ce qu'avait bien souligné Mommsen, mais dans la perspective tout à fait positive d'un historien libéral. Cela dit, dans l'article de Wilamowitz paru en 1918, où l'Allemagne était identifiée à Carthage, la volonté de ruiner la métropole punique était attribuée aux «capitalistes d'Italie», comme la volonté de ruiner l'Allemagne était mise sur le compte des capitalistes anglais. À chacun sa Carthage...

⁵⁸ Cf. L. CANFORA, «Wilamowitz e Meyer tra la sconfitta e la «Repubblica di Novembre»», *Quaderni di storia* 2 (1976), p. 69 sv.; I. KERSHMAN (éd.), *Weimar: Why Did German Democracy Fail?*, Londres, 1990; P. JARDIN, «La légende du «coup de poignard» dans les manuels scolaires allemands des années '20», in J.J. BECKER *et alii* (éd.), *Guerres et cultures 1914-1918*, Paris, 1994, p. 266-277; BONNET, *Le «grand atelier»*.

⁵⁹ Cf. M. DOMARUS, *Hitler. Reden und Proklamationen 1932-1945*, II. *Untergang (1939-1945)*, Leonberg, 1963, p. 1343 et 1411.

⁶⁰ Voir les textes suivants où Hitler se place clairement dans une perspective romaine: discours du 30/1/1944 (*ibidem*, p. 2084) où la mission civilisatrice du troisième *Reich* est comparée à celle de la Grèce face aux Perses et de Rome face aux Carthaginois; discours du 24/2/1945 (*ibidem*, p. 2205), où, pour exhorter les Allemands à tenir bon, il rappelle les moments terribles vécus par Rome après la défaite de Cannes, dans le cadre d'un *Kampf für sein Dasein*, et entrevoit déjà la possibilité d'une «troisième guerre Punique» pour s'imposer; même ton dans le discours du 11/3/1945 (*ibidem*, p. 2212).

Au sein de l'historiographie nazie, il faut attirer l'attention sur un volume collectif, issu d'un Colloque promu par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* et paru à Leipzig en 1943, sur initiative de Joseph Vogt, qui se réclame d'Helmut Berve dont l'orientation idéologique n'est plus à démontrer: *Rom und Karthago. Ein Gemeinschaftswerk* en est le titre ⁶¹. Il renvoie à une confrontation traditionnelle dans l'historiographie, mais débouche tout naturellement sur l'éternel manichéisme que nous suivons à la trace depuis Tite-Live. Vogt se charge d'introduire le propos en des termes très clairs: si les aspects politiques et militaires du conflit Rome-Carthage ont été dûment explorés, en revanche, il n'en va pas de même des facteurs raciaux, le *Blutserbe der Völker* ⁶². Les Romains, qualifiés de *nordisch*, se seraient-ils imposés sur les Sémites, un peuple excessivement pragmatique, sans aucun sens de l'art, grâce aux qualités intrinsèques de leur race? L'ouvrage s'inscrit clairement dans un contexte de basse propagande, bien que certains auteurs, comme Matthias Gelzer, prennent leurs distances par rapport à la *Fragestellung* raciste. Avec finesse, Gelzer note que les facteurs raciaux, s'ils n'ont eu aucun impact direct sur le déroulement des guerres Puniques, en ont eu, en revanche, sur le plan historiographique, en ce sens que les Romains ont élaboré une image négative des Carthaginois, basée sur une opposition à la fois ethnique et politique ⁶³.

L'idéologie nazie adopta, tous comptes faits, une position ambivalente à l'égard de Carthage, ce dont témoignent notamment les écrits d'Adolf Hitler lui-même. Dans ses discours, tout en fustigeant la Carthage sémitique, il fait néanmoins l'éloge de ce symbole de *Machtstaat*, c'est-à-dire d'une forme d'État au sein duquel la puissance économique est en rapport étroit avec la force militaire. «Es keine karthagische Wirtschaft gab ohne karthagische Flotte und keinen karthagische Handel ohne karthagische Armee.» ⁶⁴

⁶¹ Sur l'orientation de ce volume, L. CANFORA, *Ideologie del classicismo*, Turin, 1980, p.149-154. Sur Helmut Berve (1896-1979), cf. K. CHRIST, *Neue Profile der alten Geschichte*, Darmstadt, 1990, p. 125-187.

⁶² Vogt, tout en reconnaissant le caractère *einseitig* (p. 7) des témoignages relatifs à Carthage, souligne malgré tout la *Fremdheit* de Carthage qui trouve son origine dans la *Semitentum* ou *Puniertum* (p. 6 et 7). Il s'efforce du coup de rattacher la *oft genannte punische Treulosigkeit* à des facteurs raciaux (p. 8).

⁶³ Sa contribution est intitulée: *Der Rassen Gegensatz als geschichtlicher Faktor beim Ausbruch der römisch-karthagischen Kriege*, p. 178-202.

⁶⁴ DOMARUS, *Hitler*, discours du 27/1/1932, p. 67-90, en part. p. 80 pour notre citation. Pour un réexamen de la question du rapport entre économie civile et économie militaire à Carthage, cf. W. AMELING, *Karthago. Studien zu Militär, Staat und Gesellschaft*, Munich, 1993, avec un important *review article* de L. LORETO, "Guerra, società e illusioni ottiche a Cartagine. Una presa di posizione su W. AMELING, *Karthago. Studien zu Militär, Staat und Gesellschaft*, Munich, 1993", *Quaderni di storia* 23 (1997), p. 237-250.

7. L'Italie entre Rome et Carthage

Que l'Italie moderne se sente l'héritière de Rome est une lapalissade⁶⁵. Dans le domaine de l'*antichistica*, Ettore Pais est certainement celui qui illustre le mieux l'empreinte du patriotisme et du nationalisme dans l'historiographie⁶⁶. Dès 1920, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la prise de Rome, donc de l'unification de l'Italie, il publia un essai intitulé *Roma antica e la genesi dell'unità d'Italia*⁶⁷, où il s'efforce de gommer les diversités péninsulaires, au nom de l'unité et de la continuité. C'est ainsi que passent à la trappe les Étrusques (trop «orientaux»), les Sicules, les Sicanes et autres groupes indigènes, sans oublier la composante punique, particulièrement sensible en Sicile et en Sardaigne, tandis que les populations italiques, elles, garantes de la longue durée nationale, sont mises au premier plan.

C'est après la première guerre Mondiale, dans les années où le fascisme s'affirme⁶⁸, qu'un intérêt pour Carthage se manifeste clairement chez Pais. En 1924, il donne des Conférences au Collège de France sur les guerres Punique et se rend même en Espagne, en Afrique du Nord et en Orient pour visiter les lieux dont il parle, en utilisant Gsell⁶⁹ et Meltzer⁷⁰ pour guides. En 1925, Pais fait paraître la *Storia dell'Italia antica e della Sicilia per l'età anteriore al dominio romano*, avec les guerres Punique comme toile de fond⁷¹. Ensuite, en 1927, il publie la *Storia di Roma durante le guerre Puniche*, dont la deuxième édition, en 1935, est dédiée à Benito Mussolini⁷². Pais y reprend l'analogie entre Carthage et l'Angleterre, chère à l'historiographie allemande depuis Droysen et Mommsen⁷³ et reposant sur le concept de ploutocratie. Notre historien, qui avait avec l'Angleterre une série d'attaches, ne fait cependant pas un usage dépréciatif de cet accostement: comme chez Mommsen, il a une valeur fondamentalement interprétative, non sans quelque nuance idéologique.

Quelques années plus tard, en 1938, moment critique dans l'histoire de l'Italie –avec les lois raciales⁷⁴– et de l'Europe, au bord du gouffre, Pais publie deux essais en quelque sorte spéculaire, mais aussi plus politiques et plus polémiques, l'un intitulé *Roma dell'antico al nuovo impero*, l'autre *Imperialismo romano ed imperialismo*

⁶⁵ Voir dans le présent volume, la contribution de P. FORO, p. 105-117.

⁶⁶ Cf. L. POLVERINI (éd.), *Aspetti della storiografia di Ettore Pais*, Naples, 2002.

⁶⁷ Paru dans *Imperialismo romano e politica italiana*, Bologne, 1920, p. 3-53.

⁶⁸ Voir M. CAGNETTA, *Antichisti ed impero fascista*, Bari, 1979.

⁶⁹ S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 3e éd., Paris, 1928.

⁷⁰ O. MELTZER, *Geschichte der Karthager*, Berlin, 1879. Sur l'apport de ces auteurs à la connaissance de l'histoire de Carthage, voir l'introduction historiographique de W.H. USS, *Geschichte der Karthager*, Munich, 1985, p. 1-3.

⁷¹ Première édition parue à Rome en 1925, la deuxième à Turin en 1933.

⁷² La première édition a paru à Rome, la seconde à Turin.

⁷³ Cf. *supra*, p. 145-147, 150-151.

⁷⁴ L'antisémitisme de Mussolini ne date cependant pas de 1938, de même que les persécutions à l'égard des Juifs. Voir en dernier lieu, le bel essai de G. FABRE, *Il contratto. Mussolini editore di Hitler*, Bari, 2004.

*britannico*⁷⁵. Le souci de Pais est de souligner tout ce qui différencie les deux formes d'impérialisme et, corollairement, tout ce qui rapproche l'Angleterre («perfidie Albion») du paradigme carthaginois (la *fides punica*), sans pour autant verser dans l'antisémitisme ou la démonisation de Carthage, puissance vaincue, qui plus est par les ancêtres des Italiens.

Idéologiquement parlant, en effet, ce regain d'intérêt pour Carthage, la victime de Rome, a une évidente finalité nationaliste: il s'agit de célébrer la dimension méditerranéenne et même universelle de la *romanitas*, donc de légitimer l'expansionnisme fasciste en Afrique du Nord. Ces ambitions, chères à Mussolini, s'étaient déjà dans le célèbre discours *Roma antica sul mare*, prononcé par Mussolini le 5 octobre 1926 à Pérouse, dont l'attribution, ou non, à Pais, présent à Pérouse lors de l'événement, est objet de discussion⁷⁶. Mussolini, désireux de favoriser le réarmement naval de l'Italie, y trace une vaste fresque historique, très documentée, visant à accréditer l'idée que Rome était aussi une puissance maritime. Il évoque naturellement le «terrible secolare duello» avec Carthage, dont la défaite marque le début d'une ère nouvelle: celle de la Méditerranée comme «lago romano». Rome était bien une puissance maritime: «queste virtù valevano ieri, varranno domani e sempre!» Au-delà des ambitions politiques et économiques, l'Italie est présentée, dans le discours fasciste, comme investie d'une véritable mission culturelle, civilisatrice, en écho à celle jadis accomplie par Rome; Mussolini l'exprime en termes très clairs en 1937: «L'Italia reca in Etiopia la luce della civiltà [...] perché la luce eterna è di Roma, la quale illumina un'umanità che manifesta combattendo la gioia di redimersi da uno stato avvilente di barbarie millenaria.»⁷⁷

Dans la même lignée, lorsque Mussolini visite, en 1926, les territoires italiens de Libye, il est qualifié dans la presse de «nouveau Scipion». Des affiches de propagande montrent un marin italien débarquant en Tripolitaine, d'un air martial, et découvrant le cadavre d'un légionnaire romain auquel il emprunte son glaive⁷⁸! En 1937, sort le célèbre film de Carmine Gallone, intitulé «Scipione l'Africano» promu par le non moins célèbre *Minculpop* (*Ministero della cultura popolare*). Après 1938 et les détestables lois raciales, l'antisémitisme ambiant conforta une vision totalement négative des Sémites dans l'histoire, donc des Carthaginois, désormais présentés sous le jour d'une puissance navale et mercantile perfide, égoïste, qui refusa toute forme d'assimilation culturelle et se replia sur elle-même, par opposition à Rome, puissance civilisatrice rayonnante. Mussolini s'efforça même de prouver que le racisme avait été

⁷⁵ Paru dans les *Rendiconti dell'Accademia Nazionale d'Italia* 1938, p. 425-439; 2e édition en 1939.

⁷⁶ Cf. B. MUSSOLINI, *Opera omnia*, éd. E. et D. SUSMEL, t. XXII, Florence, 1957, p.213-227.

⁷⁷ MUSSOLINI, *Opera*, t. XXVIII, Florence, 1959, p. 172-173, discours prononcé à Rome, du balcon de Piazza Venezia, le 9 mai 1937 pour l'anniversaire de l'empire.

⁷⁸ C'est l'affiche qui figure en couverture du volume de M. MUNZI, *L'epica del ritorno. Archeologia e politica nella Tripolitania italiana*, Rome, 2001.

pratiqué par les Romains eux-mêmes, adversaires farouches des Juifs et des Carthaginois. En tant qu'ennemis de Rome, en tant qu'ancêtres des Africains et en tant que Sémites, les Carthaginois étaient donc triplement dévalués.

Au moment où éclata la deuxième guerre Mondiale, le parallèle entre Carthage et l'Angleterre retrouva, du côté allemand comme du côté italien, toute sa charge négative. Les Anglais avaient, une fois de plus, fait preuve d'une mauvaise foi digne de la *fides punica*. Dans un discours prononcé le 12 janvier 1942, Mussolini en vient à qualifier la guerre en cours de «quatrième guerre Punique»⁷⁹ : on joue les prolongations d'un match destiné à confirmer une défaite sans cesse réactualisée, comme un rite implacable de l'histoire.

Dans le panorama historiographique italien de l'époque, un autre nom mérite que l'on s'y arrête : c'est celui de Gaetano De Sanctis, le contemporain et rival d'Ettore Pais. Très tôt dans son œuvre, De Sanctis définit les affrontements entre Grecs et Puniques en Sicile comme «la lotta suprema tra arii e semiti»⁸⁰, en accord avec les catégories de l'historiographie «raciale» de l'époque. Il reprit et amplifia cette idée en 1931, dans le tome IX de l'*Enciclopedia italiana*, où il publia l'entrée «Cartagine»⁸¹. Il y met en scène le conflit entre deux cultures, ou mieux entre une culture et une anti-culture, c'est-à-dire entre Rome et Carthage, une approche qui, sur ce point, rejoint les thèses de Pais. Ce thème est encore présent dans le tome IV de sa *Storia dei Romani*, paru seulement en 1964, mais rédigé peu après la fin de la deuxième Guerre mondiale. D'une part, De Sanctis place les Phéniciens et les Puniques, de l'autre, les Grecs et les Romains. Les premiers ont le tort d'être restés à l'écart des effets et des bénéfices de la civilisation classique, qualifiée de «glorioso retaggio» des cultures du monde moderne. Cité opulente, riche de biens, mais pauvre en culture, Carthage n'a nullement contribué aux progrès de l'art et de l'esprit, ce qui lui vaut la dure étiquette de «poids mort» de l'histoire. En définitive, conclut De Sanctis, la disparition de Carthage apparaît comme une «profonde exigence historique», celle de neutraliser l'élément oriental, néfaste dans l'évolution de l'humanité⁸². Le développement de l'Afrique n'a donc pu produire qu'au moment

⁷⁹ MUSSOLINI, *Opera*, t. XXXI, Florence, 1960, p. 3 (il entendait souligner le rôle de la Sicile dans les deux contextes). Philippe Foro me signale que, dès le 18 novembre 1940, Mussolini affirme, devant les secrétaires fédéraux du PNF : «Elle (= la guerre) est comme la troisième guerre punique qui doit se conclure et se conclura avec l'anéantissement de la Carthage moderne, l'Angleterre.»

⁸⁰ Expression qui figure dans G. DE SANCTIS, «La guerra e la pace nell'antichità», *Annuario della Reale Università di Torino* 1904-1905, p. 14-37.

⁸¹ À ce sujet, M. CAGNETTA, *Antichità classiche nell'enciclopedia italiana*, Rome-Bari, 1990.

⁸² À l'exception de la spiritualité d'origine juive qui, avec Saül/Paul en particulier, conflua dans le christianisme. Pour ce qui est plus précisément d'Hannibal, voir M. PAVAN, «A proposito del giudizio di G. De Sanctis su Annibale», in *Studi annibalici* (= *Rivista storica dell'Antichità* 13-14), 1983-84, p. 154-156.

de son intégration dans le monde romain, tandis que la conquête arabe représente une résurgence de l'élément oriental, donc une nouvelle régression ⁸³.

Faut-il voir, dans ces pages, à certains égards surprenantes, de De Sanctis, les traces d'une forme d'antisémitisme catholique et un écho aux préjugés de l'auteur quant à la supériorité des valeurs classiques, elles-mêmes intégrées dans le christianisme auquel De Sanctis était très attaché ⁸⁴? Une méchante polémique avait du reste éclaté entre De Sanctis et Pais, dès 1908, celui-ci reprochant à celui-là de sous-estimer l'apport culturel des Sémites à la civilisation ⁸⁵. Ce qui ne l'empêcha pas, quelques années plus tard, en 1929-30, d'attaquer à nouveau De Sanctis, sans le nommer, comme «glorificatore di Cartagine» et anti-romaincette fois!

Au-delà de la polémique ⁸⁶, tant Pais que De Sanctis, influencés en cela par la catégorie historiographique allemande du *Volksgeist*, envisagent, comme jadis Tite-Live, les guerres Punique sous l'angle du conflit de cultures et de civilisations, proposant par conséquent une lecture assez caricaturale de Carthage et de son apport. Les poncifs remontant à l'historiographie romaine sont remis au goût du jour: les mercenaires, l'avidité, la cruauté, l'absence de sens artistique, etc. Dans ce fatras de catégories préjudicielles et traditionnelles, ne reposant sur aucune analyse critique des sources, nos historiens ne dégagent qu'un mérite à assigner aux Carthaginois, le pragmatisme, leur grand tort étant, au fond, d'appartenir à une nation perdante: «mort aux vaincus!».

Au grand dam des Italiens, la quatrième guerre Punique de Mussolini se termina par la défaite de Rome. L'Italie faisait, après l'Allemagne, l'expérience du destin «à la carthaginoise», ce dont témoigne un curieux événement ⁸⁷. Le 16 juin 1947, à Rome, l'Istituto di Studi Romani inaugura l'année académique en présence du Ministre *democristiano* de l'Instruction publique, Guido Gonella, un proche des milieux du Saint-Siège, auteur d'articles pour *L'Osservatore romano*. L'époque n'était plus à la romanité triomphante: les Italiens étaient déçus, voire irrités envers les alliés et surtout les Américains, mais ils en avaient besoin pour la reconstruction. Le traité de paix mettant un terme à la deuxième guerre mondiale avait été signé le 10 février et Alcide De Gasperi, le président du Conseil italien, s'était rendu, en janvier, aux États-Unis. Le 5 juin 1947, le plan Marshall allié être annoncé. L'Italie s'apprêtait à payer lourdement sa participation à la guerre du côté des vaincus. Gonella était sans doute de ceux qui estimaient que l'addition s'annonçait trop salée.

⁸³ G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani* IV, 3, Rome, 1964, p. 75.

⁸⁴ Sur ces positions, CANFORA, *Ideologie*, p. 153, n. 3.

⁸⁵ Cf. E. PAIS, compte rendu à la *Storia romana* I-II de G. De Sanctis, in *Studi per l'antichità classica* 1 (1908), p. 136 ; cf. CAGNETTA, *Antichità*, p. 102.

⁸⁶ Pour une relecture de l'orientation de l'œuvre de De Sanctis, cf. E. GABBA, «Riconsiderando l'opera storica di Gaetano De Sanctis», *Rivista di filologia e di istruzione classica* 99 (1971), p. 5-25.

⁸⁷ Cf. M. CAGNETTA, *La pace dei vinti. Un discorso di G. Gonella su pace romana e pace cartaginese*, con un saggio di Luigi LORETO, Rome, 1997.

Il donne donc à son discours d'inauguration le titre emblématique de «*Pace romana e pace cartaginese*»⁸⁸. Par «*pace cartaginese*», il entend non pas, comme les Allemands à propos de Versailles, une paix injuste et humiliante, comme Carthage en avait subi de la part des Romains, mais, à l'opposé, une paix semblable à celle que Carthage imposa à ses alliés méditerranéens: en d'autres termes, un pacte impitoyable, injuste et perfide, imposé par une puissance riche et dominante. Il est frappant de voir un adversaire du fascisme et un acteur de la nouvelle démocratie italienne reprendre à son compte les poncifs les plus balourds de l'historiographie fasciste: «*Dove arrivano le navi di Cartagine la vita dello spirito taceva*», affirme-t-il. Le système capitaliste impose, sans pitié, le droit du plus fort. Il faut sans doute lire ici une allusion au pouvoir que les États-Unis entendait exercer sur l'Italie en lui imposant un traité de paix inique. Gonnella semble complètement perdre de vue le fait que Carthage fut anéantie par Rome! Par ailleurs, les sources relatives à l'empire punique révèlent que Carthage, loin d'imposer brutalement sa logique aux autres, négociait ses accords commerciaux et politiques. Le concept de «*paix carthaginoise*», dans le sens où Gonnella l'entend, est donc un faux historique patent.

Le parcours historiographique sélectif que nous venons d'accomplir montre à quel point le processus d'analogie historique repose sur un va-et-vient contingent et instrumental entre hier et aujourd'hui, entre «*nous*» et les «*autres*». Dans le cas qui nous a occupée, le poids des traditions historiographiques classiques détermine fortement les grilles de lecture successives, mais, au-delà du répertoire rhétorique et polémique, il importe de souligner la valeur herméneutique de ce processus d'analyse historique qui régénère les données de la tradition par le biais d'une contextualisation sans cesse renouvelée, nourrissant ainsi l'histoire par elle-même.

Corinne BONNET
Université de Toulouse-Le Mirail
23, rue Bouquières
F-31000 Toulouse
cbonnet@wanadoo.fr

⁸⁸ G. GONELLA, *Pace romana e pace cartaginese*, Rome, 1947.